MOUMA
POLIAKOVA

Betka Laporte

Mouma Poliakova

Мума Полякова

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

À mes enfants Alexandre,
Thomas et Sarah,
et mes petits-enfants Élia, Mia,
Ari, Darius, Anna, Corto et Léonard.

MOUMA POLIAKOVA

J'ai toujours aimé la langue russe que parlait ma grand-mère, cette langue mélodieuse et chuintante. J'ai donc entrepris l'apprentissage du russe et de l'histoire du pays sans vraiment savoir où cet apprentissage me conduirait. Je me suis battue avec le système verbal et les déclinaisons et j'ai réussi tant bien que mal à en maîtriser les difficultés. C'était ma façon à moi de me rapprocher de ma mère qui ne m'était familière qu'en image ou en anecdotes racontées par mes proches.

Je n'ai guère eu l'occasion, à l'époque où ma grand-mère était encore en vie, de poser des questions sur ma mère disparue trop tôt, sur sa vie en Russie. Je comprends maintenant que ce passé bouleversé par la révolution, l'expulsion de son appartement, le départ de son mari, la faim et les rigueurs de l'hiver révolutionnaire, tout ceci était trop douloureux pour qu'elle puisse en parler.

Les années ont passé et avec elles l'impérieuse nécessité de mieux connaître mes origines. Si le charmant livre de souvenirs de mon oncle Alexandre Poliakoff m'a donné une idée de mes grands-parents et de l'enfance de ma mère, une petite anecdote qui eut lieu à Moscou en 1975, m'a poussée à entreprendre des recherches plus approfondies.

Invitée à un cocktail à l'ambassade de France, j'ai été présentée à la veuve d'un grand compositeur russe, Mme P… avec qui je

me suis fièrement lancée dans une conversation en Russe. De but en blanc, elle voulut savoir par quel hasard je parlais sa langue. Je lui répondis que ma mère était Russe. Elle me demanda alors comment elle s'appelait.

— Poliakova, ai-je répondu.

— Poliakova ! Alors elle n'était pas Russe, elle était Juive ! répliqua-t-elle, en me tournant le dos.

Ceci mit fin instantanément à notre conversation, me laissant complètement abasourdie et dans l'incompréhension la plus totale.

L'antisémitisme ancestral n'avait pas été aboli, bien au contraire, un individu était Soviétique de citoyenneté mais Juif de nationalité. Difficile à accepter pour une Française comme moi.

Néanmoins, cette exclamation inattendue m'a donné l'impérieuse envie d'en savoir plus sur l'origine des Juifs de Russie. On a tous besoin de savoir d'où l'on vient.

Le nom de Poliakov est surtout connu en France par le peintre, l'historien et les quatre sœurs Poliakoff.

En Russie, le nom est également célèbre grâce aux trois frères Poliakov, fameux banquiers et entrepreneurs du XIX^{e} siècle, mentionnés dans la grande encyclopédie soviétique. Mais quel lien avec la famille de mon grand-père Vitali ? Voilà ce que je voulais comprendre en imaginant pouvoir facilement reconstituer ma lignée.

Bien naïvement, je pensais qu'il était possible d'établir une généalogie par les extraits de naissance et remonter ainsi une, voire deux ou trois générations.

La démarche logique dans mon esprit était de commencer par l'acte de naissance de ma mère puisque je connaissais sa date et son année de naissance.

Aussi, c'est avec une grande confiance que je suis allée aux archives de Moscou, demander l'autorisation de venir faire mes recherches.

Les archives sont restées encore très soviétiques. L'accès à la salle de lecture n'est possible qu'après avoir décliné son identité, donné son passeport, rempli des formulaires sur l'objet de sa recherche.

Dans la salle de lecture, il faut compléter une fiche avec des codes que l'on trouve dans des répertoires qui correspondent aux registres. Comme je connaissais la date de naissance de ma mère, je pensais qu'il était relativement simple d'aller consulter le bon registre de l'année 1910. Mais quelle erreur !

Autant dire que le mode d'emploi n'est pas limpide. Dans ce cas, je joue la carte suivante :

— Je suis étrangère, pourriez-vous m'aider ? »

L'archiviste, qui est là pour ça, lève les yeux au ciel et dans un soupir d'exaspération me demande :

— Où a-t-elle été baptisée ?

Je réponds qu'elle était Juive, donc…

De nouveau, les coins de la bouche s'étirent vers le bas et l'on m'indique une série de registres, pour y chercher la nomenclature correspondant à la catégorie sociale de ma mère. Le formulaire plus ou moins bien rempli avec l'aide de l'archiviste, on me répond de revenir la semaine suivante.

Je reviens donc la semaine suivante, je donne un numéro, l'archiviste farfouille dans ses fiches et déclare que le registre en question est trop abîmé pour être consulté.

Je prends un air catastrophé, sans vraiment me forcer d'ailleurs, car c'est vrai, je suis atterrée. — Que faire, ? lui dis-je.

Je vois passer dans son regard une fugace lueur d'humanité qui se matérialise par :

— Téléphonez à Irina Petrovna…

Je ressors de la salle de lecture, j'appelle cette Irina Petrovna qui par chance se trouve à portée du combiné. J'expose mon cas.

— Je suis étrangère, encore pour quelques jours à Moscou, j'aimerais voir l'acte de naissance de ma mère…

— En effet, répond-elle, le registre est en restauration, rappelez-moi dans trois jours.

J'obtempère et rappelle trois jours plus tard. Et à ma grande surprise, je l'entends dire que je suis autorisée à consulter le registre « une seule fois », à venir la semaine suivante, sur rendez-vous. L'émotion suscitée par cette réponse favorable me fait perdre mes moyens, je suis si heureuse que j'en oublie de demander l'autorisation de regarder le registre pour ma grand-mère et ma tante. En Russie, les démarches sont si compliquées que lorsque celles-ci aboutissent, on est envahi d'un sentiment de reconnaissance infinie tout à fait disproportionné avec le service rendu.

Je me rends donc une fois encore au métro Proletarskaïa, pleine d'espoir. Arrivée dans la salle de lecture où j'aperçois les mêmes chercheurs fanatiques que je commence à connaître, on me fait entrer dans un cabinet particulier.

Sitôt installée, une dame de forte corpulence entre et me présente un registre qui semble en effet assez délabré. Elle le pose sur la table devant moi et l'ouvre au 27 novembre 1910 selon le calendrier julien, pour nous elle est née le 6 décembre, pointe le doigt sur l'acte de naissance de ma mère.

C'est étrange comme ces quelques lignes, écrites à l'encre noire, de la belle écriture penchée du rabbin de service, ont provoqué en moi une bouffée de vive émotion. Mes yeux regardaient mais ne voyaient rien d'autre que ces lignes noires sur fond blanc. La tête me tournait légèrement. L'affreux cerbère qui tenait le livre me fit heureusement réagir en disant :

— Bon, vous avez vu, c'est assez maintenant.

Ayant repris mes esprits, je la supplie de me laisser le temps de bien lire et de recopier ces lignes, sans penser à demander une photocopie.

Maria Khaïa-Sara Poliakova, née le 27 novembre 1910, à Moscou, de Vitali Poliakov et de Sophia Salomonovna Chabad, domicilés, 24 Miasnitskaïa, Moscou.

J'ai eu beau lire et relire ces quelques lignes, aucun indice supplémentaire.

Malheureusement, l'usage voulait qu'en Russie, n'étaient inscrits que le nom et les prénoms du nouveau-né, les noms du père et de la mère, sans mention de leurs propres lieux et dates de naissance.

Mes recherches s'arrêtaient net avant même d'avoir commencé. J'ai bien demandé à voir les registres de mariage des années précédant la naissance de ma mère, puis les registres des années 1877 à 1880, mais là, je me heurtais à la réalité de l'histoire. La collection était incomplète, égarée, évanouie dans les tourments de la révolution.

De fait, j'ai compris plus tard que je ne cherchais ni les bonnes années, ni les bons lieux de naissance. Mais je n'avais pas encore, à l'époque, eu l'idée d'orienter mes recherches vers les archives françaises.

Je repense à cette salle de lecture à Moscou, où des chercheurs passionnés de généalogie arrivaient à « remonter » jusqu'à Catherine II… J'étais admirative, moi qui n'avais pas même réussi à trouver la date et le lieu de naissance de mon grand-père. De fait, la réponse se trouvait en France, incroyablement proche, ce que j'allais découvrir quelque temps plus tard.

Puis, nous avons quitté Moscou.

Au cours de l'été qui a suivi ce retour de Russie, je me suis souvenu que j'avais une valise bien rangée dans le grenier. Une valise en carton bouilli qui m'avait été transmise après la vente de l'appartement familial du boulevard Malesherbes.

Je ne l'avais pas rouverte depuis, car y étaient enfermés les témoignages douloureux des dernières heures de ma mère sous la forme de télégrammes envoyés quotidiennement par mon père à sa belle-mère, ma grand-mère Sophie.

Cette valise marron avait appartenu à ma grand-mère Sophie. J'y ai retrouvé des documents précieux comme les papiers d'iden-

tité, les passeports de ma mère et de ma grand-mère et aussi des lettres qui lui étaient adressées ainsi que l'abondante correspondance de mon père, jeune fiancé, adressée à ma mère. C'est ainsi que j'ai appris que ma grand-mère Sonia Chabad (Schabat) était née en 1888 à Moscou.

Les Français sont plus soucieux de généalogie car sur les papiers d'identité de ma mère, étaient inscrits les noms de ses parents mais aussi leurs lieux de naissance. Et c'est sur la carte d'identité française de ma mère que j'ai appris que mon grand-père n'était pas né à Moscou mais à Ekaterinoslav, en Ukraine.

Enfant, j'ai souvent interrogé ma grand-mère sur sa vie à Moscou, mais le passé était sans doute trop douloureux, et invariablement elle fondait en larmes en répondant que Staline avait sauvé la Russie.

Aussi tout ce que je peux écrire aujourd'hui sur ma famille russe, tout ce que je sais des familles Poliakov et Chabad[1], je le tiens de mon oncle Alexandre Poliakoff (1910-1996), dit Choura. C'est lui qui, au cours de mes fréquents séjours à Londres, m'a fait comprendre ma différence. Je n'étais pas complètement la petite Française catholique que l'on voulait que je sois. En écoutant sa musique tsigane préférée, esquissant un pas de danse, sans vraiment évoquer sa vie en Russie, il m'initiait à son monde nostalgique auquel j'appartenais. Une part de moi venait d'ailleurs. Je lui en suis très reconnaissante.

Son émouvant livre de souvenirs, « Serebrannyi samovar[2] », a été écrit en anglais puis traduit et édité en Russie en 1995, sous

1 – Il faut noter que dans l'édition russe, la famille Poliakov a retrouvé son orthographe d'origine. Dans les années vingt, la translitération en français tenait compte de l'assourdissement de la consonne finale, le V se transformait en FF. Il en va de même pour le nom de Chabad, transcrit en Chabat et même Schabat. Je ferai donc la distinction entre les Poliakoff ou Chabat émigrés et les Poliakov et Chabad de Moscou.

2 – Le samovar d'argent.

la direction de Larissa Vassilieva[3], poète et femme de lettres de talent.

L'édition russe a été complétée par une partie du journal de Zinaïda Poliakova (1863-1952), fille de Lazare Salomonovitch Poliakov, banquier et industriel célèbre. Ce journal commencé à l'âge de 13 ans se poursuit, avec des interruptions, jusqu'en 1944. Il a permis de reconstituer en grande partie la généalogie de la famille Poliakov.

Mouma et sa nounou

3 – Larissa Vassileva, 1936-2018.

Mouma et Choura avec Emma Chabad, leur grand-mère.

L'ENFANCE DE MOUMA

Ma mère, Maria Vitalievna Poliakova, dite Mouma, est née à Moscou en décembre 1910, quelques mois après son cousin Alexandre, dit Choura, né en août 1910. Les deux sœurs Chabad, Sophie, ma grand-mère, et ma grand-tante Flora, avaient épousé deux cousins Poliakov et ont eu des enfants la même année. Les deux familles étaient très proches. Sophie et Vitali, mes grands-parents, habitaient au N° 9 de la rue Vozdvijenka, leur présence est confirmée dans l'annuaire de Moscou de l'année 1917. Cette rue part de la place du Manège et remonte jusqu'à la place des Portes de l'Arbat. Le numéro 9, un bel immeuble jaune et blanc se trouve en face de l'hôtel Morozov de style étonnamment « manuélin portugais » qui a abrité au temps de l'URSS la maison de l'Amitié des peuples. Pour avoir été invitée dans des appartements de cette même rue, anciennement communautaires et rendus à leur faste prérévolutionnaire, j'ai pu constater que les surfaces sont vastes et les volumes majestueux. La description de l'appartement de Flora et Joseph Poliakoff qui habitaient tout près, au coin des rues Makhovaïa et Vozdvijenka donne une idée de ce qu'était l'intérieur d'une famille aisée et de leur train de vie en ce début du XX^{e} siècle.